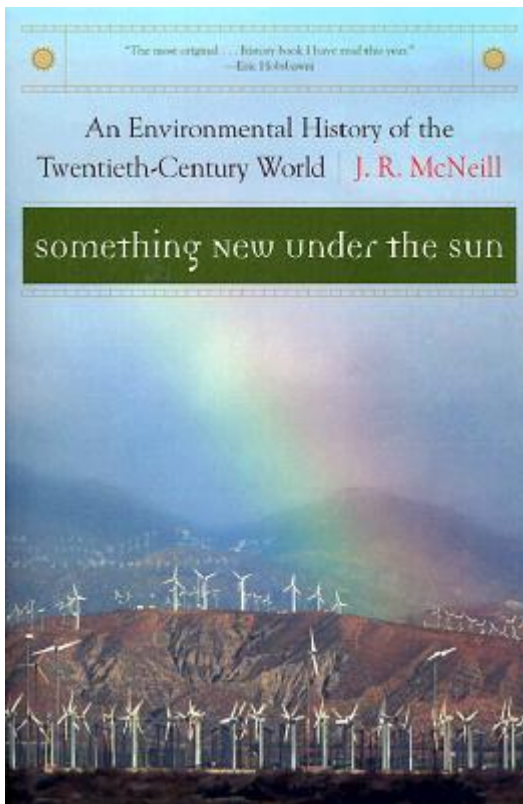


John R. McNeill (Georgetown University) plaide pour l'intégration mutuelle de l'histoire et de l'écologie



« *L'environnement saisi par l'histoire* ». Le thème des premières *Rencontres Pierre de Saint Jacob* est parfaitement illustré par le livre de John McNeill « *Something new under the sun* ». Car en établissant, ainsi que le dit le sous-titre, « *une histoire environnementale du monde du XXe siècle* », l'auteur réussit à saisir tous les grands mouvements historiques des cent dernières années : l'essor du capitalisme industriel, le socialisme et l'utopie communiste, la décolonisation et le mouvement du non-alignement, la société de consommation, la montée des contestations citoyennes, l'affaiblissement des Etats-nations face à la mondialisation. Tout ce qui a été décrit et analysé avec les outils successifs de l'histoire politique, économique et sociale, culturelle, défile à nouveau, et avec les mêmes enchaînements, quand on regarde le monde à travers le prisme de l'environnement.

Les événements écologiques, qui peuvent paraître a priori plutôt « naturels », sont bien souvent de purs produits idéologiques. Au début du siècle, les villes enfumées de l'Amérique du nord sont la rançon du développement industriel, que la conscience du progrès rendait acceptable : « *la fumée, c'est l'encens qui brûle sur les autels de l'industrie* », disait l'homme d'affaires de Chicago, W.P. Rend en 1892. Et c'est sans doute le rejet de tout pouvoir totalitaire qui poussera Georges Orwell, l'auteur de 1984, à défendre juste après la guerre le droit des Londoniens à se chauffer avec leur poêle à charbon individuel, donc à entretenir le « smog » meurtrier de la capitale britannique.

La colonisation introduit l'exploitation sans frein des ressources naturelles, la décolonisation ne provoquant d'ailleurs pas de vrai mouvement inverse. Le socialisme naissant va exalter

l'industrialisation et la conquête des espaces vierges. Il engage la surexploitation minière et l'établissement des villes nouvelles en Sibérie ou la destruction de la mer d'Aral pour irriguer les champs de coton. Cette conquête est assumée : « *habillons la fragile poitrine verte de la Sibérie de l'armure en ciment des villes, armons la avec le muffle de pierre des cheminées d'usines, et ornon la avec les guirlandes des voies ferrées. Brûlons et fauchons la taïga, foulons les steppes. C'est dans le ciment et l'acier que l'union fraternelle de tous les peuples, la fraternité de fer de toute l'humanité, peut être forgée* », s'écrie en toute simplicité V. Zazurbine en 1926 devant le Congrès des écrivains soviétiques .

Le non alignement tiers-mondiste, de Nehru à Nasser, élève les barrages au niveau d'un mythe - la maîtrise des forces de la Nature par l'Homme . Avec ses inconvénients souvent non prévus, mais aussi avec les effets bénéfiques des révolutions agricoles , de l'éradication des famines ou des épidémies. Car John McNeil reste équilibré dans son approche et sa vision de l'avenir n'est pas apocalyptique. Les ravages des pesticides, les accidents nucléaires comme Tchernobyl, les catastrophes chimiques comme celle de la baie de Minamata au Japon vont faire se lever peu à peu les mouvements citoyens et les organisations non gouvernementales, et générer les premières régulations mondiales.

Miroir des mouvements historiques, l'approche environnementale introduit de nouveaux acteurs historiques, que l'on n'a pas l'habitude de mettre en valeur. John McNeill en dresse souvent des portraits riches en anecdotes.

Qui se souvient de Fritz Haber ? Après avoir développé les gaz mortels pour l'armée allemande pendant la première guerre mondiale –ce qui poussa sa femme au suicide-, il développa avec Karl Bosch la synthèse de l'azote, permettant au régime nazi de ne plus dépendre de l'étranger pour ses engrais. Mais d'origine juive, Haber fut chassé de son poste et s'exila à Londres. Tout le développement de l'agriculture, avec les excès de l'enrichissement des sols, a reposé sur sa découverte.

Qui connaît Thomas Midgley ? Ce chimiste américain, chercheur chez General Motors, avait pour grand père l'inventeur de la scie à ruban, qui révolutionna l'exploitation forestière. Lui a le mérite -équivoque - de deux découvertes qui auront un fort impact environnemental : l'identification du fréon, le premier des gaz CFC qui feront des trous dans la couche d'ozone, et la révélation que l'introduction de plomb dans les carburants augmente considérablement leur efficacité. Malgré les mises en garde qui lui furent adressées dès le départ, il faudra des décennies avant qu'on réintroduise « l'essence sans plomb ». Atteint de la poliomyélite, Thomas Midgley avait imaginé un système de sangles et de courroies pour l'aider à se mouvoir. Il mourut étranglé par ce système de son invention...

John McNeill dépeint, dans un tout autre domaine, le capitaine norvégien Svendasse Foyn (1809-1894), qui inventa le canon à harpon pour la chasse à la baleine, ouvrant la voie à une des plus dévastatrices pêches industrielles, mais qui fut aussi l'un des ferments les plus efficaces des mouvements écologistes. Tel le personnage d'Ahab dans Moby Dick, il fut projeté un jour par un filin dans les eaux glacés du Pacifique nord. Repêché par miracle, il dit simplement : « *j'ai perdu ma casquette* ». Après lui vint un autre capitaine norvégien, Petter Sorlle, le concepteur des navires-usines capables de débiter en une heure une baleine bleue de 100 tonnes.

Dans la première partie de son livre, John McNeill passe en revue l'histoire de toutes les sphères du monde : la lithosphère et la pédosphère, c'est-à-dire la croûte terrestre,

l'atmosphère, l'hydrosphère, la biosphère. Dans une deuxième partie, il analyse les moteurs du changement : la population qui se regroupe peu à peu dans les mégapoles, la quête des énergies, le changement technologique, les processus économiques qui atteignent un tel niveau qu'ils modèlent une nouvelle planète, les idées et la politique, des nationalismes à la mondialisation.

Dans le premier chapitre, il montre comment la pollution des sols suit la révolution des engrais agricoles. La pollution par les métaux lourds commence dès la fin du XIXe siècle, notamment pendant l'ère Meiji au Japon. Les exploitations minières recomposent les paysages au Chili, en Nouvelle-Calédonie, dans l'Afrique de l'Est, en Asie. Bien souvent, l'exploitation minière change les structures sociales, notamment des populations agricoles ou pastorales. Comme tout au long du livre, il raconte tous ces événements écologiques, comme les grandes sécheresses du Dust Bowl des plaines américaines des années 1931-38 ou celles du triangle de Palliser dans l'Alberta et le Saskatchewan canadiens.

Les deux chapitres suivants s'attachent à l'atmosphère. La pollution de l'air provoquée par la combustion du charbon est un phénomène urbain qu'on n'imagine plus. Dans la semaine du 4 au 10 décembre 1952, 4.000 personnes meurent directement du pire « smog » que Londres ait jamais connu. Pittsburgh, qui vient de recevoir le sommet du G20 en soulignant le caractère « durable » et vert de son développement, fut à la fin du XIXe siècle une ville décrite comme « l'enfer sans couvercle ». Chicago, New York, Los Angeles furent pendant la première moitié du siècle des villes enfumées, des « smoke cities ». Mais les États-Unis n'en eurent pas l'exclusivité : John McNeill raconte comment Mexico, Calcutta, Ankara, Sao Paulo luttèrent, souvent avec succès, contre ce fléau. La pollution de l'atmosphère fut souvent à l'échelle de régions entières : la Ruhr, le triangle Dresde-Prague-Cracovie, la région d'Hanshin (Kobé, Osaka, Kyoto) au Japon, les pluies acides sur la Scandinavie et l'Allemagne en sont le témoignage. Et l'auteur conclut sur la pollution de l'espace.

Dans le cinquième chapitre, il étudie les problèmes de l'eau, qu'il s'agisse de l'alimentation des villes, de l'irrigation des campagnes, ou des eaux maritimes. Comme il le rappelle, l'une des grandes divisions du monde partage les sociétés entre celles qui donnent de l'eau potable à leurs membres, et celles qui ne le font pas. Il passe en revue l'histoire des grandes métropoles et des grandes fleuves, du Gange au Rhin, de la rivière Watarase au Japon au Oued Fez du Maroc. Dans la protection des mers, il accorde une place particulière à la Méditerranée, et notamment au Plan d'Action en Méditerranée lancé par l'ONU en 1975 et qui parvint à des résultats malgré les couples de frères ennemis nombreux sur son pourtour, comme la Grèce ou la Turquie, la Syrie ou Israël.

Le chapitre 6 constitue l'un des plus frappants du livre. Il étudie les tentatives de l'Homme de canaliser le mouvement des eaux, par les barrages et les travaux d'irrigation. Il raconte comment le mouvement est apparu, dans la période moderne, aux États-Unis, avec la construction en 1934 du barrage géant de Boulder (rebaptisé Hoover Dam) sur la rivière Colorado. Destiné à produire de l'électricité et à permettre l'irrigation, il répond aussi par son gigantisme au rêve américain et au besoin de surmonter, au niveau économique mais aussi psychologique, la dépression de la grande crise de 1929. Les travaux de l'Inde indépendante sur les cours de l'Indus et du Gange ont la même fonction mobilisatrice de la nation que la construction du barrage d'Assouan par Nasser, que John McNeill raconte en détails. C'est peut-être en URSS que les projets les plus pharaoniques –et les plus désastreux quant à leur conséquences à long terme– eurent lieu. La domestication de la Volga, du Don, du Dniepr, la

destruction de la mer d'Aral bouleversèrent la géographie et les conditions climatiques du pays pendant des décennies.

Dans le chapitre 7, John McNeill change de domaine et aborde l'histoire de la biosphère, terme forgé par un géologue autrichien Eduard Suess (un autre de ces acteurs obscurs de la nouvelle histoire environnementale...). La façon dont l'Homme a pris le pouvoir face aux microbes est une longue histoire, sans doute pas finie, car la mondialisation relance la dangerosité des épidémies. La suprématie de l'Homme lui a permis aussi de lancer la Révolution verte –qui est en fait l'ensemble des techniques agricoles exportées du monde développé vers le Tiers-Monde. Elle trouve aujourd'hui son prolongement dans l'expérimentation des organismes génétiquement modifiés.

Les thèmes de l'exploitation des forêts et des pratiques de pêche sont abordés dans le chapitre 8, de même que l'histoire étonnante des invasions biologiques. Sait-on que c'est un Français, E.L. Trouvelot qui introduisit la « mite bohémienne » (gypsy moth) dans la banlieue de Boston en 1869. Il voulait la croiser avec des vers à soie et rêvait de bâtir un empire textile. Mais il la laissa échapper et elle ravage depuis les feuillages des arbres du nord-est américain. C'est aussi l'invasion du lapin européen en Australie. Malgré la construction d'une ligne Maginot, la « bunny fence », pour les empêcher de passer, le pays se trouva tout entier envahi par 500 millions de lapins vers 1950, qu'il fallut éradiquer en introduisant le virus de la mixomatose brésilienne. La perche du Nil, la lamproie des grands lacs américains firent des ravages tandis que la moule zébrée est une curieuse affaire d'échange entre l'URSS et les Etats-Unis...

La deuxième partie du livre étudie les moteurs du changement.

Le phénomène d'urbanisation est le premier, décrit dans le chapitre 9. En 1900, il y avait 43 villes de plus de 500.000 habitants. En 1990, il y en avait 800, dont 14 avec plus de dix millions d'habitants. On a pris alors l'habitude de mesurer l'empreinte écologique des villes, comme on parle de l'« empreinte carbone ».

Il n'est pas nécessaire, dans le contexte actuel, d'insister sur l'importance de l'énergie carbonée dans l'évolution du climat. Le chapitre 10 examine cet impact énergétique, dans un siècle qui est indiscutablement celui du pétrole, de même que celui des technologies. On a parlé plus haut de la scie à ruban, qui est à l'origine des grandes opérations de déforestation en Afrique ou en Asie. La construction automobile, l'industrie nucléaire sont autant de filières qui ont révolutionné l'environnement. Le livre est sans doute un peu sommaire sur les perspectives du nucléaire, dont certains prédisent la renaissance au cours des prochaines années. Mais la question des déchets est bel et bien un des grands enjeux environnementaux pour les générations à venir.

Le dernier chapitre est consacré au mouvement des idées. On a parlé plus haut des odes à l'industrie lourde prononcées aussi bien en Amérique du nord qu'en Union soviétique. Le discours cohabite pourtant toujours avec la persistance dans l'imaginaire des visions pastorales et idylliques de la nature. La campagne est souvent un élément constitutif de la patrie que l'on chérit. On trouve même dans les visions nazies le projet fou de faire revenir la Pologne dans l'état de nature total, pour retrouver les paysages des origines de l'Allemagne.

Mais c'est à partir des années 70 que se construit une pensée environnementale consciente et rationnelle. Elle suit la publication en 1962 du livre d'une biologiste américaine, Rachel Carson, qui décrit un « printemps silencieux », où la biosphère est irrémédiablement détériorée par les pesticides. Le succès de « Silent Spring » est mondial et le président

Kennedy réunit un des premiers comités environnementaux. Le mouvement sort des limites du monde occidental et une étude de 1997 montrait que les Indiens, les Péruviens et les Chinois étaient les citoyens les plus disposés à faire des efforts financiers pour lutter contre les pollutions.

Le livre souligne au passage le rôle des femmes et met en lumière encore un de ces personnages atypiques de l'histoire environnementale : Wangari Maathai, née en 1940, ancien professeur d'anatomie vétérinaire, qui dirigea au Kenya le « mouvement de la ceinture verte » pour le replantage des arbres.

L'épilogue, « et alors? » (« So what ? ») est raisonnablement optimiste. *« L'importance du changement écologique au XXe siècle contraint l'histoire et l'écologie à se prendre en compte l'une l'autre. Une histoire contemporaine qui s'écrirait comme si les systèmes vitaux de la planète étaient stables, toile de fond immuable des affaires humaines, ne serait pas seulement incomplète mais trompeuse. Une écologie qui ignorerait la complexité des forces sociales et la dynamique du changement historique serait également limitée dans son approche. Histoire et écologie sont condamnées à l'intégration mutuelle »*, pense John McNeill.

« Something new under the sun. An environmental history of the twentieth-century world ». Editeur W.W. Norton – New York – London. 2000. 421 pages
.Ouvrage couronné en 2001 par la World History Association.

(Compte-rendu par Yves de Saint Jacob)